

qu'il a. Ainsi, j'ai bien vu que tu me trahissais avec ces bookmakers, qui ont gâté mon dîner. Moi-même, j'ai ressenti trop de joie à notre rencontre avec les comédiennes. C'est égal, nous n'avons pas perdu notre journée. Je te donne tout ce que j'ai, mais, te le dirai-je ? cela ne vaut pas le plaisir que j'ai eu d'être battu.

Hortensia prit sans façon les 17 francs et les 3 sous qui restaient à Murger : elle l'embrassa et disparut dans l'abîme des passions.

VIII

LES COMÉDIENNES — LE ROI-SOLEIL

I

En 1856, quand je quittai le Théâtre-Français — car, ainsi que l'a dit Jules Janin — ce n'est pas le Théâtre-Français qui me quitta — j'avais vu si souvent le jeu des comédiennes dans la coulisse, ou au dehors, que je pensai qu'il y avait là une comédie à faire.

N'était-il pas curieux de mettre en scène leurs passions, que traversaient souvent les passions qu'il leur fallait jouer : le rire dans les larmes, ou les larmes dans le rire ? Combien

de fois n'oublent-elles pas l'heure de paraître devant la rampe, parce que leur cœur ne tinte pas à cette horloge-là? Combien de fois, torturées par la jalousie ou l'abandon, il leur faut rire au parterre, parce que c'est leur métier?

On pourrait croire qu'à force de jouer des douleurs factices elles deviennent insensibles aux vraies douleurs; le plus souvent, c'est tout le contraire. Les malheurs imaginaires ne font qu'aviver leurs malheurs à elles, si elles jouent un rôle gai, et n'en sont que plus tristes. C'est que le cœur ne se cuirasse jamais contre les coups de la destinée.

Je parlais de cette comédie avant de l'avoir faite et je voulais la présenter au Théâtre-Français; mais mes amis me firent comprendre que, là où j'étais la veille encore, jouant les pièces des autres, on y trouverait des allusions qui seraient mal comprises. Ce fut alors que le directeur du Vaudeville vint me proposer une fort belle prime pour jouer ma pièce. Il fut d'autant plus éloquent qu'il

me la paya séance tenante. Ce n'était pas précisément pour moi une question d'argent, mais je ne fis pas de façons pour recevoir cette prime, d'autant moins qu'une comédienne l'avait happée au passage.

On mit pour ainsi dire la pièce à l'étude avant qu'elle ne fût terminée. Lafontaine, Félix, mademoiselle Doche et mademoiselle Fargueil devaient jouer les rôles principaux. La pièce fit du bruit avant la représentation. Les actrices du Théâtre-Français s'imaginèrent qu'on allait rire à leurs dépens, ou qu'on allait révéler les secrets de la comédie, ce qui était bien loin de ma pensée. Mais M. Fould m'appela, comme le fit plus tard le comte Walewski. Achille Fould ne fut pas solennel comme le fils de Napoléon I^{er}, mais il fut tout aussi fâcheux. Après une heure de conversation, il me déclara que les *Comédiennes* ne seraient pas jouées. Il jouait sur les mots. La raison, c'est que ma situation dans les beaux-arts devait m'interdire tout propos malséant

sur les gens de théâtre, surtout à moi qui, six mois auparavant, étais encore directeur du Théâtre-Français. Mais la vérité était que ce ministre, qui se constituait censeur ce jour-là, était l'ami de ces dames ; bien plus, il était leur amant platonique à presque toutes, et elles l'avaient plus ou moins prié de ne rien laisser passer dans les *Comédiennes* qui pût attenter à leurs vertus. C'est que les actrices veulent bien jouer tout le monde, mais ne veulent pas être déshabillées devant la rampe.

Les *Comédiennes* ont été jouées dans le Nouveau-Monde, où elles m'ont rapporté plus de droits d'auteur que si elles eussent été jouées dans l'autre monde. L'impresario, qui conduisait la troupe anglo-française, m'a envoyé un fauteuil d'orchestre qui n'a été pour moi que le 41^e fauteuil. J'ai été averti par la légation américaine à Paris de mes succès *extra muros*, mais je n'ai pas enjambé l'Océan pour me voir jouer.

II

Tout à l'heure, je disais que le comte Walewski m'avait été fâcheux : voici dans quelle circonstance. J'avais tenté de mettre au théâtre, dans une action presque tragique, les trois maîtresses de Louis XIV : Mademoiselle de La Vallière, madame de Montespan et la Scarron. Je ne lus pas la pièce au Théâtre-Français, parce que, selon mes amis du comité, le directeur, qui n'était pas mon ami, déclara qu'il ne jouerait pas une pièce où Louis XIV était en scène. Il obéissait déjà au mot d'ordre du ministre. Le *Roi-Soleil* me fut très gracieusement demandé à l'Odéon, où on engagea pour le jouer trois comédiens hors ligne : Brindeau, rôle de Lauzun ; Lafontaine, rôle de La Fontaine ; mademoiselle Thuillier, rôle de La Vallière. Les autres rôles furent distri-

bués aux meilleurs acteurs de la troupe. Thiron jouait le rôle de Vivonne. Au bout de trois semaines, on savait la pièce, les costumes étaient taillés, on brossait les derniers décors, quand la censure mit son *veto*. J'allai voir le ministre. Quoiqu'il eût été toujours plus ou moins mon ami, il me parla du haut de Son Excellence. Je ripostai du haut de mes droits ; alors, pour me rappeler qu'il était le ministre et que je n'étais qu'un fonctionnaire des beaux-arts, il me dit :

— Nous ne pouvons pas discuter pied à pied ; commencez par me donner votre démission d'inspecteur général des beaux-arts, après quoi vous parlerez aussi haut que vous voudrez.

— Eh bien, je vous donne ma démission.

Mais au lieu de s'adoucir, Son Excellence monta dans sa colère.

— Monsieur, comment ne comprenez-vous pas que Louis XIV est trop grand pour être mis en scène sur un théâtre ?

— Pourquoi pas ? Louis XIV a dansé dans les ballets de Lulli et il n'y eut pas de roi plus théâtral.

— Eh bien ! nous, monsieur, nous avons trop le respect des grandes figures françaises pour permettre qu'on en fasse des fantoches de comédie.

— Monsieur le ministre, je ne comprends pas très bien : ne vois-je pas tous les jours Napoléon I^{er} livrant bataille, au cirque, avec des généraux à la solde de trente sous par soirée ? Il est vrai que les maréchaux ont quarante-cinq sous.

— Monsieur, ce n'est pas le moment de faire de l'esprit.

— Monsieur, Dieu m'en garde, je suis revenu de ces bêtises-là.

— En un mot, monsieur, Louis XIV est notre prédécesseur immédiat. C'est une question de haute politique. Il ne faut pas que la grande figure de la France moderne avant Napoléon soit ridiculisée sur la scène.

— Mais, monsieur, j'ai trop le sentiment de la vérité dans l'Histoire pour vouloir montrer Louis XIV ridicule.

— Monsieur, j'ai lu votre drame; Louis XIV n'y joue pas toujours un beau rôle, dans son cortège de femmes.

— Je ne puis pourtant pas supprimer de son règne ni de son cœur La Vallière, Montespan, Maintenon et les autres. Selon vous, il n'y a plus de théâtre possible; demain, vous enverrez l'ordre au Théâtre-Français de ne plus représenter *Amphitryon*, sous prétexte que Jupiter y joue un rôle.

Le ministre se leva d'un bond, comme Jupiter tonnant. Je ne fus pas du tout foudroyé, je me levai et saluai. C'était le meilleur cœur du monde, le comte Walewski, quand il ne jouait pas à l'homme d'État. Il fit quatre pas pour me reconduire. Je me retournai pour saluer une seconde fois; alors il me tendit la main pour me prouver, peut-être, qu'il n'avait pas entendu mon dernier mot.

Je sortis très mécontent de lui et de moi: dans un mouvement de dignité, j'avais donné ma démission, ce qui n'avait pas sauvé ma pièce, de sorte que je perdais tout à la fois — fors l'honneur.

Le lendemain, le ministre m'écrivit une lettre fort gracieuse pour me dire qu'il n'acceptait pas ma démission, mais le *Roi-Soleil* n'en demeura pas moins frappé d'interdit.